

LE TEMPS DE LA « NAUSÉE »

LA DÉMISSION MEURTRIÈRE

Du changement et de la permanence

Pierre NTIAMA NSIKU,
Professeur à
l'Institut Supérieur
Pédagogique de
Mbanza-Ngungu
(Kongo Central/
RD Congo).
pierrentiaman@
gmail.com

L' éternel retour, idée étrange de Nietzsche et qui a secoué bien des philosophes, est-il un mythe ou une éphémère impression de perversion morale inhérente à l'existence humaine ? Milan Kundera écrit : « Il n'y a pas longtemps, je me suis surpris dans une sensation incroyable : en feuilletant un livre sur Hitler, j'étais ému devant certaines de ses photos ; elles me rappelaient le temps de mon enfance, je l'ai vécu pendant la guerre, plusieurs membres de ma famille ont trouvé la mort dans des camps de concentration nazis ; mais qu'était leur mort auprès de cette photographie d'Hitler qui me rappelait un temps révolu de ma vie, un temps qui ne reviendrait pas ? »¹.

Lorsqu'on observe les mutations et les bouleversements en cours dans notre société suscités par la révolution cybernautique, on pourrait être tenté de se croire dans un monde tout à fait nouveau, autre, définitivement différent du monde dans lequel ont vécu les générations précédentes. Mais, en fait, nous vivons dans un monde dont l'ossature du comportement humain reste celle de tous les temps. Les mêmes sentiments et besoins conscients et subconscients restent à l'œuvre dans nos actions et comportements : besoin de dominer (base de toutes les guerres), insatisfaction face au présent, besoin de reconnaissance, recherche effrénée et désespérée du bonheur, envahissement incontrôlé des réseaux sociaux. Ce dernier me semble être le plus caractéristique de notre époque et le plus marquant en terme de nouveauté. On le boit, on le respire et on le mange à qui mieux-mieux. Mais, a-t-on déjà pris le temps d'évaluer les risques de ces branchements continus qui conduisent bien souvent plusieurs esprits à confondre vérité et mensonge, rêve et réalité, désirs et possibles, (etc.) ?

1 M. KUNDERA, *L'insoutenable légèreté de l'être*, Paris, Gallimard, 1989, p. 14.

Vie et mort, tragédie et rire, sens et contre-sens s'y mêlent confusément jusqu'à plonger l'être dans une sorte d'hypnose qui menace sens, vérité, vertu et liberté. Face à quoi l'homme semble perdre ce qu'il y a de meilleur en lui en tant qu'être humain. Le meilleur, pour Socrate, consiste à savoir ce qu'est un être humain, de discerner ce dont il est capable, de trouver comment il peut parvenir à jouer pleinement son rôle le plus exactement possible et c'est cela qu'il appelle « excellence ».

Cette perte du « meilleur » de soi correspond en fait à un état d'instabilité existentielle traduit par un sentiment d'angoisse permanent, de malaise généralisé que Milan Kundera nomme, par le titre évocateur d'une de ses œuvres, « L'insoutenable légèreté de l'être ».

Nous choisissons de nommer cet état « la Nausée », à la suite de Jean-Paul Sartre qui avait intitulé l'une de ses œuvres romanesques « La Nausée », afin de décrire cet état qui saisit l'homme face à certaines situations de la vie, état dans lequel « l'assurance humaine » semble céder à une indétermination existentielle. En effet, si « La nausée » n'est pas une œuvre romanesque majeure de son temps, elle traduit néanmoins de manière pertinente une partie de la pensée de Sartre face à certaines démissions qu'adopte l'homme dans l'écoulement concret de son existence.

La présente réflexion se propose de montrer que la situation « nauséique » dans laquelle se trouve le personnage principal de ce roman, Antoine Roquentin, est semblable à celle de la société humaine, en général, et celle de la RD Congo d'aujourd'hui, en particulier. En effet, il se dégage une similitude incontestable entre la situation angoissée de ce personnage principal et l'inauthenticité du Congolais dans sa vie quotidienne. Chez l'un comme chez l'autre, il se dégage comme une sorte d'imaginaire entretenu, notamment chez le Congolais par les réseaux sociaux, le mythe du diplôme et l'irréel de la surinformation dans lesquels il se complaît et qui finissent par le déresponsabiliser.

Tous ces phénomènes induisent dans l'être du Congolais des comportements inédits qui affaiblissent sa capacité à évaluer son environnement global et à demeurer lui-même, c'est-à-dire, un être doué de raison sachant attribuer à chaque chose, à chaque situation, sa valeur réelle et effective. Et le monde finalement irréel dans lequel s'installe le Congolais devient « nausée », source d'angoisse et d'incertitude ontologique.

Établir cette similitude revient d'abord à présenter l'intrigue du roman. Ce sera l'objet du premier point de cette étude. Une brève analyse de ce roman fera l'objet du deuxième point. De cette analyse découleront des aspects et des attitudes qui incarnent une sorte d'hypnose qui menace le vrai sens d'être du Congolais jusqu'à le dépouiller de sa capacité d'évaluation et d'auto-évaluation. Il s'agira notamment de stigmatiser certains comportements face aux réseaux sociaux, l'engouement à l'acquisition des

diplômes universitaires et de la surinformation. Une dernière considération tracera quelques pistes de sortie d'une telle apathie.

De la Nausée

Le roman débute de manière assez suggestive : Antoine Roquentin, le personnage principal découvre que quelque chose, qui s'est développé en lui, lui paraît de plus en plus étrange, en tout cas inhabituel. Mais il est incapable de l'identifier. Toutefois, il sait bien sûr qu'il n'a pas perdu la raison, puisqu'il sait établir que les choses subissent continuellement des changements. Il en a complètement conscience. Face au monde et même face à lui-même, la contingence des choses du monde est implacable. Lui qui, en 30 ans, a fait le tour de l'Europe et d'une grande partie de l'Asie se suppose laid et s'interroge.

Il décide alors de mener une vie « ordinaire », partagée entre la rédaction d'une dédicace d'une œuvre de M. de Rollebon et un passe-temps consommé le soir au bar et au café. Cet homme est porteur d'un problème majeur, celui du sens de son existence. Il vit dans une grave crise métaphysique, une crise existentielle.

Abordant le monde d'un point de vue phénoménologique, il le décrit de deux manières : comme un objet et comme une étiquette. Remarquons que la phénoménologie consiste à décrire le monde tel que chacun l'expérimente, tel qu'il « apparaît » à notre conscience de par notre expérience et donc de définir les choses par cette description.

Ainsi Roquentin peut décrire les stations de train, la manière dont les gens bougent, se tiennent et mangent tel qu'il les perçoit d'un point de vue purement phénoménologique. Mais cette façon quelque peu étrange (de son point de vue perturbé) d'être des hommes et du monde l'interpelle, de sorte qu'il estime qu'elle est l'expression d'un malaise. Et comme cela ne correspond pas à sa vision du monde et de l'homme, il le qualifie de « Nausée », c'est-à-dire une situation qui présente un monde « immonde ». La même situation est aussi une source de malaise, puisque en définitive, c'est une situation où la réalité profonde, la réalité effective lui échappe. Les objets qu'il pensait saisir lui deviennent non familiers.

Roquentin ne saisit donc ni les objets, ni la raison des actes de M. Rollebon qui parfois surprennent sans pourtant se contredire. C'est même la source de son angoisse existentielle autant que chacun de nous peut en faire l'expérience à travers des actes plus ou moins surprenants non saisis dans leur quintessence ontologique.

Et là se pose la question du socle à partir duquel le monde « réel » doit être saisi : faut-il replonger dans le passé pour donner finalement le sens des choses, des actes des hommes ? Mais chaque fois que le présent resurgit

dans le passé, l'homme se redécouvre complexe, difficile à saisir ; le passé se retrouve dans le néant. Tout est flou dans le passé : les objets, autrui et le sujet d'hier ne sont plus « existants » dans le monde présent, sinon sous une forme de personne-mémoire. Ils ne sont plus que des mots, car, très souvent les images n'existent même plus. Ce qui reste du passé, ce sont des concepts abstraits. Le passé s'envole, toutes ces histoires qui restent dans la mémoire ne concernent plus réellement le sujet. Finalement, Roquentin ne s'est plongé dans l'écriture de la préface de Rollebon que pour ne plus ressentir sa propre existence angoissante.

Brève analyse du roman

Pour mieux saisir la pertinence du projet sartrien dans ce roman, il convient de s'arrêter un petit instant face au personnage de Roquentin. À travers ce personnage, Jean-Paul Sartre dresse un sévère tableau critique de la mentalité de la société bourgeoise de l'époque, une société qui se cantonnait dans une entreprise de protocoles complaisants entourés des conventions sociales inutilement strictes et qui dictent les comportements à suivre. Il ne s'arrête pas à leur comportement, même la pensée bourgeoise est profondément remise en question. Elle est représentée par Remy Parrotin, autre personnage du roman, philosophe à son temps et chargé de corriger les jeunes afin de les soustraire aux crises existentielles. Sartre se moque de cette philosophie fixiste consistant à prendre les choses comme elles sont, du simple fait qu'elles sont comme elles devraient être.

De la même manière, le Dr Roger, qualifié pourtant de sage, ne se prive pas de catégoriser et étiqueter les gens qu'il rencontre. Cette expérience, issue d'un long passé, le plonge cependant dans le néant du présent.

Un autre personnage, qui éprouve la Nausée comme Roquentin, est Monsieur Achille. Celui-ci, plutôt que de se nourrir de ses propres expériences, épouse à la lettre celles du Dr Roger. Et, pourtant, c'est un autodidacte, un des personnages les plus intéressants du roman. C'est un humaniste qui envie Roquentin pour sa culture; il aimerait acquérir sa grande culture et se mettre lui aussi à l'écriture. Aussi entreprend-il de lire en ordre alphabétique tous les ouvrages que contient la librairie. Malheureusement, il a un gros handicap : lorsqu'il a une idée, il doit toujours se demander si celle-ci a été déjà énoncée par un auteur, sinon il présume qu'il se trompe. Il finit par embrasser l'humanisme et le socialisme pour leur reprocher leur amour des concepts abstraits au lieu d'aimer les hommes et de s'intéresser à eux. En eux-mêmes ces mots abstraits n'existent pas, ils ne sont réels que s'ils s'incarnent dans les hommes. Ceux-ci sont réels. Malheureusement ils n'aiment personne, préférant les concepts abstraits.

On le voit, à travers ce personnage, Sartre s'en prend à l'humanisme qui veut catégoriser les personnes via les concepts abstraits. Or, pour Sartre,

accepter d'être étiqueté, d'être catégorisé, c'est admettre la défaite envers soi-même. Car, ce qu'on pense décrire concrètement n'a rien de concret, cela ne ressemble pas à ce qu'on doit être, c'est « Nausée ».

Bref, ce que Jean-Paul Sartre voudrait exprimer à travers ce roman et son titre est que finalement la « Nausée », c'est la saisie ou plutôt la non-saisie des perceptions sensorielles des choses et de l'existence dans leur réalité profonde. De la sorte, ce qui est et qui s'offre à l'homme, y compris les actes humains, apparaît à lui non pas pour être évalué par le sujet mais pour se confondre à l'objet en devenant complexité insaisissable. Cette découverte du sujet n'est pas une réaction subjective, mais une vraie révélation, révélation surprenante, dirions-nous, qui cause un malaise existentiel.

En effet, l'objet, au lieu d'être ce qu'il devrait être, se découvre autre, complexe, et devient source d'angoisse, Nausée. L'homme, au lieu d'évaluer, de catégoriser, subit et s'éloigne de sa vraie existence. C'est cela l'inhabituel qui se révèle à Roquentin et qui est Nausée. En d'autres termes, ce monde, tel qu'il nous apparaît et tel qu'il est perçu, ne ressemble pas à celui auquel l'esprit humain aspire. De même, les actes humains sont loin de refléter l'être de l'homme, c'est le contraire. Il est dans la Nausée.

M. Malherbe et Ph. Gaudin estiment que « contrairement aux systèmes des connaissances scientifiques, les grandes philosophies ne sont jamais périmées, elles traversent l'histoire et restent vivantes, riches d'enseignement »². Ce que décrit Jean-Paul Sartre s'observe encore de nos jours sur beaucoup de points, notamment à propos de l'incongruité nauséabonde des choses et des actes humains. La société congolaise a développé des phénomènes comportementaux d'un genre particulièrement bizarre : haine, méchanceté gratuite, banalisation de la mort, récurrence des meurtres, hystérie sexuelle, irrespect, réussite facile (chance eloko pamba), travail bâclé chez les artisans de différents corps de métiers, corruption institutionnalisée, compétence menacée, etc. Tout cela exprime un vrai « malaise d'être ». Face à cela Jean-Paul Sartre apparaît comme un véritable scrutateur de notre société. Il pointe comment le Congolais a démissionné de son « être-homme » en tournant le dos à la réflexion. Ainsi, un outil de communication, à savoir, les réseaux sociaux s'est mué en un exutoire tout azimut jusqu'à incarner à lui seul la « légèreté d'être » qui caractérise le Congolais, voire l'homme d'aujourd'hui.

2 M. MALHERBE et Ph. GAUDIN, *Les philosophes de l'humanité*, Paris, Bartillat, 1999, 4^e page de la couverture.

Les réseaux sociaux

Une petite anecdote pour introduire ce sujet : il y a quelques années, nous trouvant à l'étranger, nous recevions le message suivant d'un neveu : « cher oncle, bonjour. Par ici tout le monde va bien. Quand vous revenez n'oubliez pas de me ramener un Smartphone Android. NB : Android s'il vous plaît ! Rien que ça ! ». Notre réaction à ce message, d'autant que nous sortions d'un bref séjour en réanimation n'est pas difficile à deviner. Mais de tels messages, on en reçoit, hélas, des milliers de la part des compatriotes, surtout quand on est hors du Congo. Car, les gens pensent que les téléphones y sont bon marché. Cette demande est courante de la part des Africains. Elle est la traduction d'un engouement accru vers le téléphone, non pas pour communiquer, mais pour « être branché », comme disent les jeunes.

Sans conteste, le développement des techniques, et notamment celui de l'informatique, révolutionne la progression de la rationalité des machines et de la rationalisation des comportements autant qu'il induit une dépendance quasi totale. Les smartphones et leurs écrans, les ordinateurs et les tablettes occupent tout l'espace et tout le temps. Le plus impressionnant demeure sans nul doute la prolifération des messages textuels et vocaux, mêlés aux images de toutes sortes échappant à toute censure éthique. Tout s'écrit à l'habileté des doigts, tout se lit au détour de rapides coups d'œil. Le pire, c'est que leurs auteurs et leurs sources aussi surexcités qu'anonymes sont rarement signalés. Chacun se met sur scène provoquant ainsi un changement d'aspect, de contenu, de registre qui plonge la personne dans un monde bis inépuisable, régénérateur à l'infinie. Truffé d'hypertextes, de surprises, la succession rapide et parfois agressive des textos, des messages vocaux entraîne des accélérations visuelles, psychiques et comportementales qui installent l'homme, le sujet intéressé dans un état d'apathie totale cataleptique ; car figé et accaparé par la messagerie. Le défilé d'images investit l'attention, atténue le seuil de vigilance au monde et installe la conscience dans une sorte de fascination exclusive.

Cet envoûtement à plusieurs niveaux est sans aucun doute responsable de plusieurs incidences qui induisent des effets dévastateurs d'une auto-appropriation de l'homme par lui-même. L'homme étant totalement « possédé », les réseaux sociaux effritent l'essentiel de son être : dépréciation de crédibilité, mensonge, impuissance face à l'existence réelle, besoin accru de reconnaissance, sentiment trompeur d'autosatisfaction, etc. Bref le possédé, incapable d'évaluer véritablement, le sujet africain se trouve dans un état de suggestion chronique. En effet, ayant renoncé à identifier et à juger chacune des sollicitations proposées, la conscience réfléchie se trouve anesthésiée.

Comme moi, beaucoup parmi nous ont reçu, dans un passé récent, ce message maintes fois balancé sur la toile :

Demain à 18 heures, ils mettent fin à WhatsApp et vous devez payer pour l'ouvrir, c'est légal. Ce message est pour informer les utilisateurs ; nos serveurs ont récemment été très encombrés ; nous vous demandons donc de nous aider à résoudre ce problème. Nous demandons à nos utilisateurs actifs de transmettre ce message à chacune des personnes de votre liste de contacts, WhatsApp commencera alors à vous facturer. Votre compte restera inactif avec pour conséquence la perte de tous vos contacts. Message de Jim Balsamic (PDG de WhatsApp) [...] Veuillez envoyer ceci à 20 personnes pour vous inscrire en mode free. Whatsapp [...].

Ce message est du mois de février 2021. Chacun de nous sait pertinemment qu'un message d'un tel esprit n'est pas le premier, qu'il revient périodiquement et jamais cette start-up n'a arrêté ses services. Pourtant la plupart d'entre nous le relayons sans nous poser la moindre question, sans le moindre étonnement. C'est dire combien l'homme a démissionné face au questionnement, face à la réflexion.

La messagerie électronique, avec sa puissance attractive, est aujourd'hui le lieu idéal d'expression d'un clientélisme primaire qui confond vérité et mensonge, affection et flatterie, amour et haine.

Même les couches sociales autrefois « poteaux » indicateurs d'une société digne de l'humain sont embarquées dans cet engouement. Parlant de son chef hiérarchique, une personne écrit : « Papa ya bana ebele, wumela » (papa de nombreux enfants, vivez pour l'éternité) ; ou encore cette autre personne, de s'écrier auprès du même chef « ngolo zakinu » (vous êtes encore très vaillant). Une telle régression de la conscience subjective, sous des stimulés qui l'expulsent de son intériorité, effrite l'efficacité du travail³. Sartre la nomme « la Nausée ».

Après les réseaux sociaux, intéressons-nous à cet autre comportement, source d'angoisse du Congolais : l'engouement vers le diplôme.

Le piège du diplôme

Il y a quelques années, alors que nous motivions tous nos neveux à s'inscrire à l'Université, notre mère non universitaire, nous fit spontanément cette observation :

« Tous à l'Université, mon fils, j'en conviens dans le principe, mais dans 'la capable', c'est tout autre chose ».

Nous venions, après réflexion, de nous rendre compte (de prendre conscience) de la vérité évidente qui sortait de la bouche de cette vieille dame quasi analphabète. Elle venait, sans l'expliciter, de dire qu'il y a une

3 JJ. WUNENBURGER, *L'homme à l'âge de la télévision*, Paris, PUF, 2000, p. 101.

grosse différence entre l'intellectuel et un homme intelligent, entre un détenteur d'un diplôme universitaire et un esprit cohérent, constructif et capable d'élever la qualité d'une donnée en présence. C'est exactement ce que Descartes nomme le « bon sens », c'est-à-dire la capacité que chaque être humain a de cerner et de discerner « ce qui lui va ». Ce qui va dans le sens de ses désirs, de ses intérêts, de ses attentes [...], toutes choses déterminées d'avance avec les moyens de les mettre en œuvre pour y parvenir⁴. Faisant appel à la raison, le bon sens est également la capacité que chaque être humain a d'organiser des termes, des concepts, des pensées, afin de les rendre perceptibles par d'autres humains selon ses souhaits suivant des règles communément admises. En ce sens, notre mère avait raison d'insinuer qu'un de nos neveux aurait certainement son diplôme, mais manifesterait probablement quelques difficultés à organiser les rapports des éléments plus complexes.

En effet, un homme intelligent se dit d'un humain en tant qu'il a la capacité de concevoir et de saisir les rapports entre les choses en présence, en même temps fait preuve de discernement et de bon sens. Il est clairvoyant, compétent et doué d'un avis toujours déjà équilibré. En ce sens, cette vieille dame était vraiment intelligente bien naturellement. Par contre, l'intellectuel est une personne dont l'autorité repose sur l'exercice de l'esprit. Cette activité rationnelle est le fruit d'une initiation à des enseignements dont le but consiste à assimiler des connaissances scientifiques, c'est-à-dire, ordonnées, organisées selon des schémas éprouvés et ordonnés à la réponse à un questionnement de l'homme.

Appelé à organiser des ensembles plus complexes, il est constamment sollicité par les antinomies qui induisent parfois l'erreur. De la sorte, l'intellectuel qui se trompe est toujours déjà une personne dangereuse. Détenteur d'un diplôme, symbole « incontournable » des capacités acquises lors de son apprentissage, il a un savoir qui exige une attention particulière soutenue par la vertu. Étant donné que la vertu confère un certain pouvoir, lorsque celui-ci enveloppe l'homme, ce dernier confond intelligence ou même simplement, symbole de l'intelligence (diplôme) et compétence.

Dans notre société africaine en général, et en RD Congo, en particulier, faire cette différence entre « intelligent » et « intellectuel (détenteur d'un diplôme) » s'avère fondamental. Il y a dans l'entendement de plus d'un intellectuel, une confusion qui induit *in fine* malaise et angoisse. Aujourd'hui, on observe une recherche effrénée de diplôme universitaire. En soi, ce désir n'est pas mauvais et doit même être encouragé, car l'Afrique ne se développera pas si elle ne s'investit pas dans la formation de son peuple pour disposer ainsi d'une élite intellectuelle capable de s'auto-approprier. Connaître est un préalable fondamental au développement. Cependant, l'accès à ce savoir et la sanction qui s'en suit laissent complètement à désirer.

4 R. DESCARTES, *Discours de la méthode*, Paris, Gallimard, 1991.

Notre expérience d'enseignant à l'Université remonte à l'année 1984-1985. Nous étions jeune Licencié. Entre cette année et aujourd'hui, le fossé des capacités de compréhension et d'assimilation des connaissances des apprenants est énorme. C'est dire combien cette mentalité meurtrière de recherche effrénée du diplôme sacrifie la qualité au profit de l'acquisition et hypothèque le savoir. Dès le bas âge, on fait comprendre à l'enfant que le diplôme est un symbole de victoire. Au niveau élémentaire et universitaire, un même refrain se fait entendre à la remise des résultats « Alongi na ye ... » (il a triomphé), c'est-à-dire, il a obtenu son diplôme. Mais qu'a-t-il vaincu ? De quoi aurait-il triomphé ? En réalité, il n'a rien gagné ; il n'a vaincu personne. Car, du travail de fin de cycle qu'il a soutenu, il n'en a pas écrit une seule page. Bien souvent, des personnes « compétentes » s'en chargent à la place de l'étudiant. On les appelle « des pro ». Dans ce pays, ce Congo, on a vu des hauts responsables soutenir des thèses dont ils n'ont écrit aucune ligne. Devenue véritable idéologie, l'acquisition du « diplôme à tout prix », met souvent mal à l'aise ses protagonistes face à la vraie connaissance.

Le savoir, cet ensemble d'aptitudes reproductives acquises par l'étude ou l'expérience (et sanctionnées par un diplôme) se partage. Connaître n'est pas un acte individuel. On connaît pour partager et on ne partage que ce qu'on connaît. Et lorsqu'on prend conscience qu'on ne connaît pas réellement, on refuse de partager, on refuse simplement de travailler. C'est ainsi que plusieurs (jeunes) détenteurs de diplômes se retrouvent au chômage. Lorsqu'ils arrivent à trouver du travail, celui-ci est inefficace, voire médiocre. Le réel, surgissant de l'irréel et du néant induit frustration, angoisse et malaise.

En effet, la prise de conscience de son ignorance, de son inefficacité fait naître un sentiment de « culpabilité » qui décuple le malaise et le mal-être. Ici également tout n'est que « Nausée ».

La surinformation

La frénésie de messages et d'images ainsi que l'inconsistance épistémologique, confondant mensonge et vérité, exercent un tel pouvoir sur l'homme qu'elles lui confèrent une emprise de plus en plus croissante. Par leur audience exceptionnelle et leur fonction de consécration symbolique, les réseaux sociaux deviennent le médium privilégié des hauts responsables politiques qui espèrent y peaufiner leur représentation et leur éventuelle renommée.

À propos de la télévision, par exemple, on constate que tout homme public se voit aujourd'hui presque obligé « d'accorder la priorité de ses activités de communication à la radio et surtout à la télé, car elles constituent les modes de relation les plus efficaces [...] »⁵.

5 J.J. WUNENBURGER, *op.cit.*, p. 107.

Par ailleurs, les réseaux sociaux qui font formidablement participer à la société illimitée, font en même temps perdre les conditions de la vraie sociabilité. Tablant sur les incidences de leur communication et des effets qu'ils induisent, les politiques sacrifient le phénomène au profit de l'épiphénomène qui absorbe le réel dans l'imaginaire et le vrai dans le faux, devenu référentiel. Faiblesse sans doute liée à l'intention cachée de ces mêmes réseaux, mais aussi faiblesse voulue et entretenue par une idéologie destructrice de la vérité afin de maintenir la dépendance.

Très récemment, un internaute réalise un montage presque parfait sur Mauricette, la 1^{ère} dame en France à recevoir le vaccin anti-covid-19. Elle serait morte de ce vaccin. Un grand nombre de personnes ont reçu cette vidéo qui les a plongées dans un état de panique, d'angoisse et de malaise. Les enquêteurs ont retrouvé son auteur qui a tout simplement avoué. C'est quelqu'un qui est engagé dans la campagne anti-vaccin partisan de la théorie « complotiste ».

Sur tous les sujets, les faussaires abreuvent chaque jour en émotion et en récits des milliers de personnes sans les différencier. La reliance messagère en récits et images fruste, fragilise au point de réduire l'autre à l'état de complice d'une irréalité inhérente à une nature qui, en fait, lui est étrangère mais fait corps avec elle. Ce phénomène modifie inexorablement la socialité au point d'entraîner l'homme dans une vraie caverne platonicienne. En effet, la déréalisation de la vérité via la possession informatique rétrécit la vie humaine en ce sens que le mensonge va six fois plus vite que la vérité. Accaparé et préoccupé à relayer messages et images sans se poser la moindre question, ni sans en faire une évaluation quelconque, l'homme a laissé les réseaux sociaux confisquer plusieurs personnes en les soumettant au service de cette même production oisive. La précipitation sur la surinformation ne favorise guère l'éveil critique, car ce qui est visé, ce n'est pas la vérité, mais la mise en scène de l'auteur, du producteur, sa renommée, sa popularité et toute sa vie. Ce qui réduit finalement le tout à priser la sphère des apparences. Or, l'apparence insécurise, révèle un malaise, cache une angoisse rongeuse ; elle rend surtout l'esprit superficiel. Aussi, au lieu d'exister véritablement parce que indéterminé axiologiquement, tout devient « nausée ». Face à cela, quelle attitude adopter ?

Comprendre les réseaux sociaux

Les grands penseurs de notre temps, dont Fareed Zakaria, notent le remarquable développement global et globalisant de notre société. Les transformations de ces quarante dernières années sont incontestables. Les réseaux numériques de communication, comme les sciences de la Vie et de la Terre, faisant partie de « l'hominescence » (concept forgé par Michel Serre pour désigner tous les changements qu'ont connu ces quarante dernières années), ont cependant besoin d'être éclairés aux fins de mieux communiquer. « Il faut, pense Michel Serre, la culture, la littérature et la philosophie pour accompagner la technique »⁶. Autrement dit, l'objet que véhicule la messagerie numérique demeure insaisissable et crée l'incongruité de l'existence s'il ne s'adosse à « l'humanité ». Faute de quoi, on se trouve pris au piège du ronronnement du quotidien comme Roquentin, piégé par ses pensées dans le roman de Sartre.

Dans le développement de la théorie de la connaissance, l'histoire retient une exclusive portée sur l'objet, la perception de l'objet, son identification. En effet, de Platon à Descartes, connaître, c'est voir : « de l'introduction à théorie, renchérit Michel Serre, toute la palette du savoir se ramène à la vision »⁷. Cependant, la vue n'est pas tout poursuit-il, l'oreille fait davantage. « Parmi mes collègues de jeunesse, illustre Michel Serre, j'avais un ami aveugle qui réussissait tout, grâce à l'oreille, études de lettres, agrégation de mathématiques, performances intellectuelles exceptionnelles, malgré son absence de vision »⁸. La phénoménologie céderait-elle le pas à la transcendance ? Une épistémologie du son prendrait-elle le pas sur l'épistémologie de l'image dans la théorie de la connaissance ?

Dans le café, la musique réussit à chasser la Nausée hors de l'esprit de Roquentin qui découvre brusquement les objets tels qu'ils sont, reprenant leurs contours définis. Ils sont là tels, pour lui et dans le monde. Tout existe, mais il les perçoit d'une autre façon. Tout est identifiable de manière logique. C'est un moment parfait du sujet qui se connaît et connaît l'objet sans le confondre, capable de distinguer et de discriminer. Redécouvrir le réel s'impose à l'homme d'aujourd'hui par le chemin de la réflexion, seul lieu privilégié de ne pas nous laisser surprendre par la vitesse du développement technique qui nous dépouille de toute programmation. Pour cela, saisir le réel par une démarche qui recourt à tous les domaines de recherche s'avère inévitable, indispensable et salutaire. En effet, depuis les travaux d'Edgar Morin⁹, on s'accorde à reconnaître à l'unanimité que la théorie de la connaissance, loin d'être unidirectionnelle, se doit, si elle veut saisir le réel, d'être transdisciplinaire, c'est-à-dire, au-delà de toute discipline.

6 A. WALD LASOWSKI, *Panorama de la pensée d'aujourd'hui*, Paris, Pochet, 2019, p. 562.

7 *Ibidem*, p. 568.

8 *Ibidem*.

9 E. MORIN, *La méthode*, Paris, Seuil, 2008.

Cela n'est pas seulement imposé par l'avancée de la recherche scientifique, mais est lié au caractère complexe de l'objet à saisir lui-même. Le réel est interdisciplinaire. La vérité surgit de l'interdépendance de toutes les disciplines scientifiques. La réalité, la vérité à laquelle tend toute recherche, se construit avec le concours de tous les paramètres épistémologiques du savoir. Tout finalement contribue à l'établissement réel à tel point qu'on peut aujourd'hui parler d'un éblouissement ou mieux d'un effondrement des frontières épistémologiques. En effet, toutes les sciences, dans leur recherche de la vérité et du savoir étudient leurs constructions, leur origine, leur contenu et leur façon de s'organiser afin d'aboutir à un développement cohérent. À la base de tout se situe la réflexion. Démissionner face à elle, c'est choisir une mentalité meurtrière de l'humain. Comprendre les réseaux médiatiques, c'est réfléchir, les soumettre rigoureusement à la raison et retrouver notre auto-appropriation.

Conclusion

Malgré l'aisance et la facilité communicative qu'ils offrent, les réseaux sociaux ont suscité un regard démystificateur pour un usage qui soit effectivement « humain ». Aujourd'hui, beaucoup de gens les considèrent encore comme des médias autonomes, une entité qui relève d'une analyse spécifique. Au regard de la puissance hégémonique actuelle qu'ils offrent, devenus métastases de l'image télévisuelle et renforcés par les puissants lobbys techniques et financiers, ces fruits de l'industrie de la cybernétique culturelle nous semblent intouchables. L'exercice critique rationnel contre les réseaux, leur résister, peut paraître non seulement stérile, mais aussi dépassé, voire ringard. C'est un combat presque perdu d'avance !

Par ailleurs, en considérant l'influence positive qu'ils apportent, il va de soi que nous devons reconnaître combien les médias, dans leur configuration actuelle, contribuent à l'amélioration de la vie sociale et culturelle dans le renforcement du lien social, notamment en augmentant la solidarité et l'empathie qu'ils engendrent. On ne saurait ignorer combien ces médias permettent à des peuples entiers de se soustraire à l'omniprésence des régimes autocratiques grâce à ces rôles ombilicaux qui contribuent à l'organisation des résistances pour l'établissement de l'État de droit.

Cependant, analyser les rôles des réseaux sociaux, souligner leur apport positif n'a pas été notre préoccupation majeure dans cette contribution. Étant donné que « tout développement technique se paye d'un certain prix, tout gain suppose une perte. Évaluer cette perte n'est pas d'emblée faire preuve de pessimisme ou de catastrophisme, mais de lucidité et d'esprit critique¹⁰ ». Toutefois, entreprendre de désintoxiquer les réseaux sociaux

10 J.J. WUNENBURGER, *L'homme à l'âge de la télévision*, Paris, PUF, 2000, p. 168.

d'une certaine utilisation abusive, fébrile, servile et susceptible d'une hypnose existentielle est une priorité dont on ne doit faire aucune économie. Emportés et emballés par leur extraordinaire puissance de communication cybernétique, les réseaux sociaux peuvent facilement modifier et modeler notre regard sur le réel et régir toutes nos vies.

L'enjeu est donc de prévenir et de solliciter l'intelligence humaine face au danger de dépossession d'un envahissement de tout notre être. Autrement dit, les réseaux interactifs électroniques constituent bien une menace dans la mesure où ils risquent bien de triompher de l'homme contemporain, notamment du Congolais. Le virtuel poussé à l'extrême comporte une dangereuse puissance capable de présenter le mensonge comme la réalité collective. Comme d'aucuns le savent, les facultés qui rendent l'homme plus humain, sont paradoxalement bien fragiles et livrées aux modifications comportementales les plus profondes. Il y a donc bien urgence d'exiger du Congolais et de tous, un esprit critique et une réflexion rigoureuse afin que soient préservés pour tous et pour chacun le meilleur rapport à soi et une réelle capacité d'autodétermination. ■



Abonnez-vous ou offrez un abonnement
à la revue Congo-Afrique !!